

Ici ou ailleurs, mais que toujours l'ivresse s'écrive...

Éveilleur des consciences, pourvoyeur des rêves les plus fous, le vin libère ce qui se cache au plus profond de nous-mêmes. Rien d'étonnant à ce que la plupart des religions l'aient placé au cœur de leurs rituels, pour permettre l'accès à la mémoire d'un au-delà, impossible sans l'oubli de la pesanteur des corps. Le vin peut en effet alléger le poids de la matérialité, tel un sang nouveau qui vivifie et rajeunit, tout en éloignant la mort. La portée symbolique de ce liquide, qui concentre en lui tous les fantasmes, n'est plus à démontrer. Il est une échelle de Jacob donnant accès à un paradis des sens, où l'Homme devient l'égal des dieux. Que serait le poète sans le vin du Rhin qui réchauffe son âme douloureuse ? Et le chevalier sans la coupe qui l'enhardit ? Si Siegfried s'est baigné dans le sang du dragon, c'est dans le « vin épicé » qu'il désirerait se ressourcer. Boire de l'eau lui sera fatal...

La transmutation du vin en sang reste la métaphore absolue, celle qui relie l'homme à la terre nourricière. L'esprit de celle-ci remonte de l'obscurité où les racines s'entremêlent pour devenir rêve d'ailleurs, d'un absolu qui dépasse l'Homme. L'ivresse sacrée peut permettre cette ascension où les ténèbres se muent en lumière, où l'amour divin brûle celui qui s'en approche, rendu téméraire par le feu de l'élixir couleur de rubis. Ainsi, le plaisir de l'esprit n'exclut-il pas celui des sens, véritable avant-goût du paradis, où le vin participe à l'éclosion de l'amour.

Libérateur du corps et de l'âme, le vin est lié aux pratiques raffinées de civilisations qui sont à même de développer le culte du loisir. Mais, au-delà de celui-ci, le vin ouvre la voie de la connaissance visionnaire, aide à franchir ses différentes étapes, jusqu'à la fusion totale avec l'Indicible. Ce vin sublimé sert ainsi de viatique au cours du voyage vers l'Inconnu, de la quête de l'Autre en soi – de la coupe profane au calice du saint Graal, le vin subit une transmutation qui est aussi celle de l'Homme qui entreprend de parcourir un chemin spirituel exigeant. L'ivresse sacrée est une constante de ce processus de dévoilement des symboles qui élève l'âme et met le corps en joie. Dionysos reprend à son compte cette ivresse, qu'il peut occasionnellement rendre violente et cruelle.

Du symbole au mythe, de celui-ci à la poésie, le vin traverse le champ de l'imaginaire en le fécondant d'une force créative placée sous le signe de Dionysos, mais pouvant tout aussi bien se lancer dans les bras d'Apollon – en effet, la matière peut se transformer en esprit grâce à l'alchimie des sens et de l'imagination.

S'il guérit l'âme, le vin peut également être la médecine du corps, comme en témoigne la recette de l'hypocras, présentée ici en traduction et parue, à la fin du XIV^e siècle, dans un livre de cuisine anglais (*The Forme of Cury*). Boisson des élites, comme Chaucer le montre dans ses *Contes de Cantorbéry*, il est le signe apparent d'un art de vivre qui n'est pas à portée de toutes les bourses. Mais, dans cet ouvrage, il peut également apparaître comme l'objet d'un excès coupable (*lubris*), avilissant, consommé dans des tavernes qui sont de véritables lieux de perdition, où la mort fait sa moisson. Extase et décadence, *anabase* et *catabase* se retrouvent côte à côte dans le cortège des images véhiculées par la référence au vin, qui peut réjouir l'âme tout en la tirant du côté des ténèbres. Il peut rendre intelligent et vaillant, comme le proclame Falstaff, ou bien s'avérer un remède souverain contre la mélancolie, selon Robert Burton ; mais il peut parfois devenir un maître si exigeant qu'il faut le fuir, pour se libérer de son emprise tyrannique. Heureusement, la plupart du temps il est le gai compagnon des jeux amoureux, comme ceux auxquels s'adonne le jeune comte de Rochester, et plus tard celui de la vieillesse, qu'évoquent Lord Byron ou W. B. Yeats. Chez les auteurs anglais, le roi des vins reste le porto, qui conserve, d'après George Meredith, la force de la jeunesse dans le grand âge. Le plaisir du vin est lié au rituel de la dégustation, qui devient un jeu s'épuisant dans l'ivresse d'amis qui s'initient à la découverte du mystérieux breuvage. Goûter un vin est tout un art, qui doit révéler son langage, son pouvoir d'évocation, sa force magique, capable de transformer le plomb des jours en or des rêves.

Boisson paradoxale, à laquelle correspond un imaginaire tout aussi contrasté, elle relie la Méditerranée à l'Atlantique, servant de socle à une civilisation commune. Le bruit des vagues berce les vignes de pays comme le Portugal et l'Espagne, atténuant la brûlure du soleil. Elles ont toujours inspiré les poètes de ces pays, comme le Catalan Josep de Sagarra, qui les enveloppe de mélancolie et solitude. Leur jus inspire depuis le Moyen Âge des poètes tels que Juan Ruiz, ou bien Alphonse X de Castille, leur dictant des mots d'amour, profane, mais aussi divin. Ainsi, cet Amour s'insère-t-il dans le

grand cycle de la nature, tout en le dépassant par une référence constante au potentiel symbolique du vin.

En effet, sur-valorisé dans le texte biblique, qui était alors en Occident le viatique spirituel de tout un chacun, le vin prend une importance fondamentale dans des épisodes paradigmatiques du parcours du Christ sur terre, comme celui des « Noces de Canaan ». La transmutation de l'eau en vin témoigne indubitablement du poids symbolique de ce dernier. Il est ainsi promu boisson par excellence de la convivialité, signe matériel du lien invisible qui unit les mariés, mais aussi le Christ et les invités à la noce de l'esprit, celle entre Lui et son Église. La Vierge intervient d'ailleurs dans ce processus de sanctification du vin : dans l'épisode biblique, bien entendu, mais également dans les chansons que lui dédia Alphonse le Sage, où le miracle de la transmutation de l'eau en vin est opéré directement par Elle. L'élément féminin paraît tout à fait déterminant dans cette opération d'une alchimie spirituelle qui transformera, au dernier stade, le vin en sang du Christ.

S'il renforce l'âme dans son élan vers Dieu, le vin peut aussi fortifier le corps, tout comme le rabaisser. Cervantès souligne dans le roman *La Galatée* les dangers qu'il présente pour celui qui se laisse submerger par sa force, restant à sa merci, physiquement et moralement. Cet avertissement sera sans cesse repris par les poètes qui lui ont succédé, jusqu'à ceux de la modernité, comme Gil-Albert. Sur un ton plutôt moralisateur, celui-ci met en garde contre des épanchements qui sont le symptôme inévitable d'une absorption démesurée de ce breuvage capable de faire oublier, de façon transitoire, nos peines, mais n'ayant point le pouvoir de les guérir.

L'élément féminin revient dans *La Dame des Vignes*, du poète grec contemporain Yannis Ritsos. Elle représente la Grèce, berceau de la culture européenne, une Grèce éprise de liberté et prête à se battre pour celle-ci. Le vin, sang de la vigne, est ici une boisson sacrificielle, au cœur d'un rituel libérateur, qui fait revivre le passé par la mémoire. La lumière quitte peu à peu le poème pour laisser la place aux ténèbres qui envahissent le pays, seulement tachées ici et là par le rouge sang du vin.

Éléments essentiels du paysage, dans la poésie d'Elytis les vignes s'étalent le long des collines et descendent en cascades vers la mer. Elles deviennent la substance même du poème, des « vignes-mots » qui signent l'amour de la liberté. Cette liberté rime avec la fierté d'appartenir à une vieille culture, dont la vigne apparaît comme le porte-étendard.

Ombre et lumière jaillissent de ce breuvage qui brûle intérieurement, dévoilant ainsi le plus profond de soi, tout en permettant par moments l'accès à un au-delà du réel. Au centre de nombreux rites, il établit le lien entre différentes sortes de réalité, ouvre les portes de l'imaginaire, modèle son écriture, la libère. Ainsi, chez Leonardo Sciascia, le vin devient-il métaphoriquement une mer qui envahit la pensée, ramenant « l'antique sagesse ». Mais, chez Giosuè Calaciura, il permet surtout d'affronter la mer, lieu mortifère, de la fondre avec la terre des vendanges, dans un feu d'artifice de sensations que la mémoire permet de revivre encore et encore...

Au Pays Basque, la couleur du vin se confond avec celles des fêtes ensoleillées, bien qu'il soit en concurrence avec la boisson traditionnelle, le cidre. Cependant, la « langue du vin de raisin » est bien présente dans la littérature basque, témoignant du caractère convivial de cette boisson, ou même de son pouvoir sur les sens, comme dans l'ivresse amoureuse. C'est peut-être à cause de cet effet libérateur que l'Église le condamne, l'accusant de corrompre la morale des individus. Cependant, un prêtre basque, Salvat Monho, le chantera au XVII^e siècle, conseillant même de le boire sans eau, celle-ci étant mauvaise pour la santé. Prolonger une vie bien vécue, voilà un des bienfaits du vin, contrebalancé la plupart du temps par son image de poison destructeur de la santé et de la morale des bons chrétiens, coupable, avec le jeu, de la misère des familles. L'ambiguïté du personnage de l'improvisateur (*bertsolari*), poète au talent ravivé par le vin, témoigne de celle des sentiments à l'égard de la « dive bouteille ». Le vin console cependant le travailleur et l'égaie, comme en témoignent les nombreuses chansons populaires qui sont encore chantées de nos jours, surtout dans un contexte de sociabilité masculine, mais aussi à l'occasion de fêtes familiales.

L'activité autour du vin est également très présente dans la décoration des églises du Pays Basque, rappelant le rite eucharistique ; mais il l'est aussi dans les noms et les façades des maisons, tout comme dans les noms de famille et de lieu. En effet, la présence de la vigne (*ardan*) dans la région est fort ancienne, et au XIII^e siècle la vigne du roi de Navarre couvrait déjà les coteaux de Saint-Jean-Pied-de-Port. Au XVIII^e siècle, nous rappelle encore Jean Orpustan, citant Hestor Iglesias, « les terrains sablonneux d'Anglet entre Bayonne et Biarritz étaient plantés de vignes ». Rien

d'étonnant à ce que cette très ancienne civilisation de la vigne ait laissé autant de traces dans la toponymie du Pays Basque.

De l'Orient à l'Occident, la vigne déchire ainsi le paysage de ses bras maigres et offre à boire son sang pour colorer la vie et les rêves des hommes. Souvent synonyme de liberté et de douceur de vivre, le vin relie symboliquement les deux parties du monde lorsqu'il remplit les coupes des poètes arabes ayant vécu sur ces terres de la Péninsule Ibérique où ils tentèrent de créer un environnement reflétant leur image du paradis. Dans leurs poèmes, l'eau et le vin deviennent des offrandes au soleil et à lune, des voies vers la libération des sens et la communion avec la nature. Le parfum qui s'exhale de la coupe enivre les amoureux, faisant tomber les barrières, permettant de donner libre cours à leurs ébats.

Ici, nous sommes loin de l'ivresse vulgaire d'une Maria la Noiraude, que Gil Vicente, fondateur, au XVI^e siècle, du théâtre portugais, met en scène parcourant les rues de Lisbonne à la recherche de vin, n'importe quel vin pourvu qu'il soit à la portée de sa bourse. Elle se demande d'ailleurs à quoi cela sert-il d'être chrétien, s'il faut boire de l'eau comme les Musulmans ? Le vin est ici élément de déchéance, image de l'excès qui peut mener à la mort, même s'il s'agit d'une mort joyeuse, d'un « passage » rendu plus aisé grâce au jus de la vigne.

Chez Camoes, le vin servi par Téthys au grand navigateur Vasco da Gama est celui de la récompense due au héros. Il pétillie au fond de la coupe où il a été mélangé à l'eau fraîche et égaye les cœurs, comme il a toujours fait au long des siècles, dans les palais royaux, comme dans les salles à manger rustiques des *quintas* de la province portugaise. Cependant, chez un poète comme Fernando Pessoa, il peut aussi accompagner la méditation la plus mélancolique, menant à un total détachement du monde et de ses contingences. Il constitue un plaisir simple, qui permet d'éloigner de soi l'attrait de l'abîme qui, toujours, rôde dans l'ombre. Vin-miroir où l'image de soi s'estompe doucement, il suffit au bonheur fugitif du poète, devenant le symbole de cette existence éphémère dont il adoucit la conscience.

Pour le poète Carlos Queiroz, qui était un des plus proches amis de Fernando Pessoa, le vin est la poésie même ; mais pour un écrivain comme Miguel Torga, profondément ancré dans son terroir du Nord du Portugal, le vin est aussi source de vie pour toute une

région, défi renouvelé lancé par l'homme face à la dureté d'une nature hostile. Grâce à la fête du vin, l'homme partage, dans une communion fraternelle et cosmique, le festin des dieux. Cependant, cette communion avec les dieux ne doit pas faire oublier la réelle séparation des hommes entre eux, selon un véritable système de « castes », pour employer un mot du vin. L'œuvre de M. Torga véhicule ainsi une très forte critique sociale d'un système inégalitaire dans lequel la vigne et le vin jouent bien ce rôle de « séparateur social » dont parle Michel de Certeau.

Cette promenade à travers quelques vignobles littéraires européens nous permet de découvrir, malgré les spécificités de chaque pays, les constantes qui jalonnent les différents parcours, les rendant facilement reconnaissables par le lecteur-voyageur. Le plaisir des mots, annonçant celui des sens, lui servira de viatique le long de cette découverte d'une « poétique européenne du vin ». Pourrait-il rêver d'une meilleure perspective ?

Ayant fini de placer les textes-jalons qu'il suivra peut-être, en suivant le guide ou bien en flânant, je lève mon verre en lui souhaitant bonne route...

Ana Maria BINET